

Cassie Bérard, Robert Brisebois, Robert Nicolas

Sébastien Lavoie

Number 162, Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82107ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, S. (2016). Review of [Cassie Bérard, Robert Brisebois, Robert Nicolas]. *Lettres québécoises*, (162), 35–36.

☆☆☆ ½

CASSIE BÉRARD (DIR.)

Il n'y a que les fous

Québec, L'instant même, 2015, 156 p., 19,95 \$.

Folie salvatrice

Souvent, ce chroniqueur est soumis à des textes faciles, à une prose naïve. Il n'a rien contre, mais ce recueil le force à constater qu'une certaine recherche formelle lui avait manqué.



Comme le titre le suggère, c'est de folie qu'il est question ici. Une folie qui s'incarne de toutes les façons possibles sans qu'aucun auteur n'appuie trop dessus, laissant les récits respirer malgré des personnages souvent étouffés par le poids du monde, des personnages qui donnent fréquemment tort à Pierre-Luc Landry qui fait dire à l'une de ses protagonistes « qu'il n'y a que les fous qui ne ressentent aucune tristesse et aucun manque » (« Ce que l'on voit dans les yeux du monstre », p. 135).

Souvent, l'impression que dégagent les personnages s'apparente à de la panique menant à des propos décousus, à des phrases très longues ou syncopées :

Je suis, mais plus moi, plus tout à fait moi, juste un peu moi, kek part, au fond, au creux. Il sait ; sait-il ? Quand son œil s'ouvre sur moi que je suis là, un peu, au moins un peu ? Plus d'actes pour moi, rien qui bouge. Juste un abri ici, le corps en émoi, une larme, un cri des fois. Je suis, car un mur en moi, là et là et là. Juste un mur avec yeux, mots, corps, une pensée de-ci de-là. (« Pas là », p. 145, Jean-François Chassay)

UN JUSTE MÉLANGE

Un équilibre certain a été trouvé avec les auteurs approchés pour ce recueil. Il y a ici un juste mélange d'auteurs confirmés et de plumes émergentes. Ainsi, aux Jean-Simon Des Rochers, François Blais et autres Andrée A. Michaud se greffent Jean-Michel Fortier et David Bélanger.

Souvent, lorsqu'on les aborde, les personnages sont déjà noyés dans la folie. Parfois ils y sont poussés sous nos yeux. Comme dans « Parasite » d'Olivia Tapiero, dont on imagine que l'intrigue se passe dans un Paris où le narrateur bascule dans une peur panique après avoir donné quelques pièces à un « junkie », un « Arabe » qui « a abusé de [sa] honte, s'est joué de [lui] » (p. 122).

Paris sert aussi de décor à Mélikah Abdelmoumen (« Cauchemar à rebours [au pays de Charlie] »). Nécessairement, puisque le cauchemar (et le Charlie) en question est celui du 7 janvier 2015. Il s'agit du texte le plus atypique du recueil, autofictionnel sinon carrément autobiographique et ayant sans doute des vertus thérapeutiques pour celle qui a perdu, à cause de ces attentats, sa « paix intérieure » (p. 61). Car

tu avais récemment commencé à t'inclure dans ce « vous », contre toute attente et sans doute contre la volonté de certains, car ici on ne s'appelle pas Abdelmoumen impunément, on ne reste pas invisible avec cette gueule de métèque, toute native du « Cânnâdâ », toute non-croyante qu'on soit. (p. 57)



CASSIE BÉRARD

C'est la nouvelle qui détonne le plus, la seule dont j'interroge la pertinence. Je me suis aussi questionné sur la nouvelle de Mathieu Leroux, qui prouve qu'en cette ère informatique l'alphabet ne se limite plus à 26 signes alphabétiques, mais embrasse aussi une pléthore d'autres signes ou logos. Mais, ici, mes questionnements se sont limités au sens de cette nouvelle plutôt qu'à son intérêt.

☆☆☆ ½

ROBERT BRISEBOIS

De la température corporelle des marmottes

Saint-Sauveur-des-Monts, La Grenouillère, coll. « Grenouille rouge », 2015, 100 p., 18,95 \$.

Ils meurent (souvent) à la fin

L'étrange est au cœur de nouvelles qui nous laissent (parfois) sur notre faim.

Robert Brisebois a signé des romans policiers, des nouvelles et des essais. On présente ces nouvelles comme « rattachées par le fil ténu de l'admiration qu'a suscitée en lui H. P. Lovecraft », cet Américain qui, au tournant du xx^e siècle, s'est fait connaître pour l'étrange de ses récits à base de science-fiction, d'horreur et de fantastique.

Sept nouvelles attendent ici le lecteur, présentées sous des formes disparates, pas toujours bienvenues. Je pense à « Le pont Pax » rendu sous forme de clavardage entre deux jeunes hommes dans un futur apocalyptique où un gouvernement aux prises avec un problème de surpopulation incite les gens déprimés à aller se jeter du haut d'un pont :

— C sa ma job. Les déprimés (dep), get un mail d'invit avec l'heure pis tout. Rendu là, on les assis sur un banc comme de maneige, 3X3 pis on les string au maneige.

— Full sketch. Envie de vomir.

— Slack le vomi, c passi pire. Le pont passe pas over le trou. Y'arrête full au center pis rendu end, le maneige flip vers le bas pis les strings se loose. Faque les dep tombent dans le vide pour 1 300 M. Ça fait un ostie de splash en bo. (p. 54-55)

Cette nouvelle n'a même pas quatre pages, mais elle fait tout de même saigner des yeux sans que l'on n'y trouve de pertinence. Beaucoup

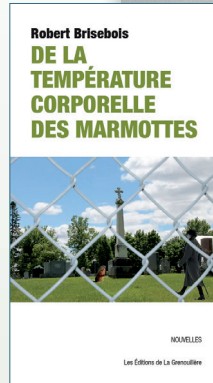
plus réussi est « Les mains », qui met en scène un musicien adulé se retrouvant mêlé à un braquage de banque. Je n'en dirai pas plus, mais tout est dans la chute, preuve d'une construction fine.

Deux des nouvelles sont en vers libres, ce qui étonne positivement. « Avec Brown Jenkin » met en scène un « bizarre » (p. 28) qui vit au troisième étage d'un édifice en compagnie d'un rat, Brown Jenkin. Au cinquième vivent de nouveaux locataires : « Ils se disputent / Tout le temps. / Je les entends / Et ça m'énerve. » (p. 25)

La forme choisie permet de mieux pénétrer dans la tête du protagoniste. De mieux comprendre son extravagance :

J'ai déjà aussi / Collectionné les papillons / Vivants. / Quand ma mère / A vu / Mes papillons / Vivants, / Virevoltant / Partout / Dans ma chambre, / Elle n'a pas crié / Spécifiquement / Que j'étais bizarre. / Elle a simplement / Crié / Comme toujours / En disant / Que j'étais bizarre. / Ce qui n'est pas faux / Soit dit en passant. / Je joue aussi du piano. (p. 28-29)

La nouvelle la plus élaborée du récit s'intitule « Le réel de Leibniz » et met en scène un mathématicien dans la force de l'âge atteint d'une maladie incurable et qui se retrouve dans un château anachronique



ROBERT BRISEBOIS

pour suivre un traitement administré par un trio composé d'une séduisante nymphette, d'un vieil érudit adepte du *Nécronomicon* et d'un domestique « sikh d'un âge indéfinissable au visage parcheminé par le vent » (p. 67). Bien que tous les clichés soient apparemment réunis, cette nouvelle aurait pu être réussie si elle ne s'était pas conclue comme la nouvelle titre, à savoir par la révélation que le protagoniste était déjà mort avant la conclusion de l'histoire.

☆ ½

ROBERT NICOLAS

Nouvelles orphelines

Saint-Boniface, du Blé, 2015, 128 p., 18,95 (papier), 13,95 \$ (numérique).

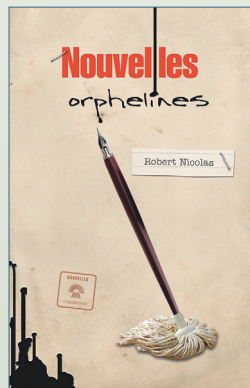
Bon enfant

Le nouveau venu Robert Nicolas nous arrive avec un recueil dans lequel le quotidien le plus banal se voit compliqué par l'irruption de petits imprévus qui prennent des proportions phénoménales.

Le procédé n'est pas nouveau, il relève même du cliché. Et, malheureusement, l'auteur n'arrive pas souvent à aller au-delà des conventions. Ces histoires sont servies avec ce que l'éditeur présente comme « un sérieux teinté parfois d'un humour décapant », mais force est de constater que cet humour tient plus souvent de celui du défunt théâtre des Variétés que de l'humour abrasif.

Quelques nouvelles sont réussies. « La lettre » raconte l'histoire d'un homme engagé dans une compagnie où il ne croise pas un chat : il est confiné à un bureau où sa seule distraction consiste à lire et à relire un épais manuel à propos des politiques et procédures à suivre dans l'entreprise. Après plusieurs années arrive enfin une première lettre qu'il doit transmettre, mais rien ne se déroule de manière conforme à ce que dictait le livre, et cette situation le met en émoi...

Pour faire de l'humour décapant, il aurait fallu partir de cette prémisse et bâtir un commentaire sur l'aliénation des cols blancs ou la déshumanisation du travail ou je ne sais quoi. Mais là n'est pas l'intention de l'auteur, qui préfère dépeindre des situations insolites



d'une manière bon enfant. Celles-ci tournent souvent à vide, mais ce sont là sans doute les véritables intentions ingénues — il n'y a pas par ailleurs à en rougir — du sieur Nicolas.

« Sans titre (histoires de couple) » est aussi plutôt réussi. Un couple est présenté à un autre dans un restaurant. À table, les hommes se parlent entre eux, les femmes font de même. Un des hommes finit par s'en aller et l'autre réalise à ce moment que le nouveau couple vient de se séparer. Rentrant à la maison, il fait part à sa conjointe du malaise qu'il ressent d'avoir été impliqué dans cette scène. Pour toute réponse, le silence...

MALADRESSES

Le recueil est parsemé de petites maladresses qui viennent souvent plomber le récit. Une phrase comme « À force d'avancer, le mal fléchit et disparaît presque aussitôt » (p. 81) pose ainsi problème, car « fléchir » et « aussitôt » sont ici antinomiques.

Dans « En attendant la pluie », par ailleurs intéressante malgré une finale en eau de boudin, la phrase suivante qui décrit un homme que le protagoniste regarde fugitivement, est tout aussi problématique : « Il m'avait l'air assez jeune, mais plus les rayons de soleil traversant la fenêtre parcouraient son visage, plus on voyait l'âge se dessiner. » (p. 88)

Tout de même, parfois l'humour et la naïveté des protagonistes font mouche. Ainsi en est-il du narrateur de « Contretemps » qui, parlant du responsable de sa thèse, déclare : « Mon directeur était un type érudit, dont le niveau de connaissances était impressionnant. Il avait la capacité de s'exprimer avec une telle justesse que je n'arrivais jamais à le comprendre. » (p. 103)

Il n'y a pas lieu de désespérer quant à ce que Robert Nicolas a à nous offrir, mais de petits ajustements sont encore souhaitables.